

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

**UN CHEMIN  
DE ROCAILLES**

**SECONDE PARTIE**

De la même autrice chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*Le Sentier aride*

*La Demoiselle*

*Tistou*

*Mademoiselle Fine*

*Amandine*

*Lettres d'un inconnu*

*Rose et Virginie*

*Les Tourments d'Émilie*

*Le Secret de Miette*

*Un chemin de rocailles (seconde partie)*

MARIE DE PALET

# UN CHEMIN DE ROCAILLES

*Roman*

SECONDE PARTIE



© Centre France Livres SAS, 2025.

© À vue d'œil, 2025,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0850-0

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

## LA VEILLÉE

Le lendemain, comme tous les jours, le souper terminé, le père partit sans dire où il allait. Marianne soupira mais ne dit rien. Sophie fit la vaisselle et rangea la maison avant d'aider sa mère à se coucher et à lui apporter une tisane de tilleul. Quand elle lui tendit sa boisson, Marianne lui dit :

– Prends un ouvrage. Toutes les femmes ont une occupation, à la veillée. Si tu y vas les mains vides, tu porteras toute ta vie une réputation de feignante.

– Mais je n'ai rien apporté et je ne suis pas très douée pour ces travaux-là.

— Prends le mien qui est dans la corbeille. Ce sont des chaussettes que je tricote pour ton père. J'en suis à la jambe, la partie la plus facile. Tu t'en tireras sans peine.

La jeune fille fouilla dans les affaires de sa mère et découvrit l'ouvrage dont elle parlait. Une chaussette était déjà terminée et l'autre, à peine commencée, formait avec ses quatre aiguilles un carré de mailles qui effraya Sophie. Comment allait-elle s'en tirer ? Elle n'en avait aucune idée. Elle se dit qu'elle s'assoierait près de Marcelle et lui demanderait conseil si elle n'y arrivait pas.

Elle s'emmitoufla dans le grand châte que sa mère avait tricoté autrefois et qui, suspendu derrière la porte, servait pour toutes les sorties en hiver. Il n'y avait pas de neige, mais un froid piquant paralysait la campagne et faisait craquer les arbres. Le sol était sec et les chaus-

sures de la jeune fille claquaient sur le chemin. Elle n'était pas peureuse, mais la nuit sombre l'effrayait un peu.

Elle avançait pourtant, serrant son ouvrage contre sa poitrine, ses mains enroulées dans le châle et la tête baissée.

Elle faillit buter contre son père qui fumait une cigarette et semblait attendre quelqu'un.

– Tu vas où comme ça ? lui demanda-t-il.

– Je vais veiller chez Marcelle. Et vous, qui attendez-vous ?

– Tu es bien curieuse ! J'attends le domestique de Durand. On doit aller poser des pièges dans le bois. Si ça se trouve, demain, il y aura du gibier au menu.

Sophie continua sa route avec l'impression qu'il ne lui disait pas la vérité. Mais, après tout, cela ne la regardait pas.

Elle arriva chez Marcelle, transie de

froid malgré son châle, et s'approcha comme tous de l'immense cheminée. L'âtre, où toute la famille Faure était assise, occupait presque toute la partie nord de la pièce. On avait tiré la lampe sous le manteau de la cheminée et elle éclairait les visages que la lueur des braises rougeoyantes colorait fortement. Famille et domestiques étaient au complet. Marcelle et sa mère se tenaient sous la lampe, chacune avec un ouvrage à la main. Catherine ourlait des torchons et Marcelle brodait un drap dont les immenses plis l'enveloppaient tout entière.

— Approche, lui dit Catherine, viens sous la lampe. C'est là qu'on y voit le mieux. Si les hommes décident de faire une manille, on verra.

Sophie s'avança et s'assit près de Marcelle. Elle sortit son ouvrage et se concentra à tricoter les mailles. C'étaient

des mailles à l'endroit et à l'envers et elle savait les faire, mais ces quatre aiguilles qui tournaient en rond ne voulaient pas lui obéir. À chaque fin d'aiguille, elle devait tourner et prendre la suivante, cela l'embrouillait. En plus, elle avait tendance à trop serrer son travail et la laine rêche glissait mal. Elle tirait, tombait des mailles... Bref, le travail n'était pas bon et elle le trouvait assommant. Mais elle serrait les dents et continuait en se disant que, sans doute, sa mère serait obligée de tout défaire et de recommencer.

Cela dura jusqu'à l'arrivée des Durand et de leurs domestiques au complet, ce qui fit sourire Sophie. Ils s'installèrent autour du feu et quittèrent leurs sabots pour tendre leurs pieds devant les braises. Ils avaient apporté des châtaignes que Marie, la mère, se mit à faire griller dans une poêle trouée qu'elle posa

sur les braises. Elle saisissait, de temps en temps, la longue queue de la poêle et elle faisait sauter les châtaignes d'un coup sec. Une bonne odeur avait envahi la grande cuisine et tous suivaient des yeux les gestes de la femme. Quand Marie jugea les châtaignes à point, elle se retourna, tenant toujours la queue de la poêle et, d'un tour de main, jeta les fruits dans un paillason qui attendait au milieu de la pièce.

Chacun fit pivoter sa chaise pour se trouver face aux châtaignes tandis que Marie remettait une nouvelle poêlée sur le feu. Les femmes avaient posé leur ouvrage sur la table et, délaissant leur chauffe-pieds, s'étaient précipitées vers le paillason. Jeannot et les domestiques guettaient ce moment. Sans se faire remarquer, ils glissèrent quelques châtaignes crues sur les braises des chaufferettes. Leur poignée de fruits à la

main, ces dames revinrent à leur place, reprirent leur ouvrage tout en croquant, de temps à autre, une châtaigne.

Tout à coup, une série d'explosions partit de tous les chauffe-pieds et des cendres volèrent dans toute la cuisine. Des cris fusèrent, des aiguilles sautèrent en l'air et toute la maison retentit des cris de colère et de fureur des femmes.

– Qui a fait ça ? demanda Catherine, mi-rieuse, mi-fâchée.

Personne ne répondit mais les sourires mal cachés révélèrent bien vite les coupables. Le père les défendit :

– Mais aussi, quelle idée d'être toutes perchées sur ces chaufferettes ! Regardez-nous, les hommes, nous n'en avons jamais !

– Et vous rôtissez vos chaussettes au feu, ce n'est pas mieux !

Enfin, tout rentra dans l'ordre. Marie continua à faire griller ses châtaignes,

mais les estomacs étaient rassasiés et elles n'eurent pas le succès des premières. Les hommes discutèrent, puis décidèrent de jouer à la manille. La lampe fut ramenée à la table et les jeux s'organisèrent. Au lieu de travailler à sa chaussette, Sophie prit plaisir à s'intéresser aux cartes et, bientôt, elle comprit les règles peu compliquées du jeu. Attentive au déroulement de la partie, elle n'écoutait pas les hommes. Pendant qu'ils jouaient, ils discutaient des affaires du village. Les femmes, de leur côté, tout en s'activant à leur ouvrage, racontaient les potins qu'elles avaient glanés un peu partout.

Marie avait amené sa bru, une langue de vipère, disait Marcelle, qui ne l'aimait pas. D'après la jeune fille, elle était au courant de tout et ne supportait pas que l'on apprenne les nouvelles avant elle.

Ce soir-là, elle en avait spécialement

contre les Berthaux qui, à son avis, ne devraient pas faire autant les fiers. Au début, Sophie, prise par le jeu, ne s'intéressait pas aux histoires que racontait Lucienne, la bru de Marie, mais un nom retint son attention : il s'agissait d'Anaïs Berthaux. Anaïs avait été avec elle et Marcelle à l'école de Mlle Bertrand et elle en gardait un excellent souvenir. Aussi tendit-elle l'oreille pour savoir ce qu'allait en dire Lucienne.

– Je pense que si ses parents le savaient, ce serait la porte assurée... Ils se conduisent comme des châtelains, mais ce sont des gens comme nous...

– Ils sont plus riches que nous, coupa Catherine. Chez eux, ce sont les domestiques qui travaillent. Mme Berthaux ne va jamais dans les champs !

– Elle ne fait rien chez elle. Elle ne fait que s'admirer devant son miroir. Une pimbeche qui n'a que la peau sur les os !

Ça se prend pour une grande dame, mais ça n'a même pas un sou vaillant. On dit qu'ils ont des dettes partout ! Enfin, tout ça pour vous dire qu'Anaïs...

Elle baissa la voix et se pencha vers Catherine, en surveillant Marcelle du coin de l'œil. Elle faisait semblant de ne pas vouloir qu'elle entende, mais brûlait de le lui apprendre. Marcelle allongea le cou pour surprendre le secret et Sophie l'imita. Toutes deux craignaient de ne pas savoir ce qui était arrivé à Anaïs, mais l'autre s'arrangea pour qu'elles puissent entendre toutes les deux.

– Une fille si jeune, je vous demande un peu... Quel âge a-t-elle ?

– Dix-neuf ans, elle a un an de plus que Marcelle.

– Oui, renchérit cette dernière, elle les a eus au début de l'année.

– Dix-neuf ans ! Et elle fait la vie avec ce jeune homme !